17e ANNÉE (2e SÉRIE). N° 43 24 OCTOBRE 1895.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION, CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR : A. DENIS, Chanoine, ancien secrétaire général de l'Evêché de Langres | RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT, Ancien supérieur du Grand-Séminaire de Langres

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL *de 10 fr. sans le Supplément.*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le chanoine DENIS, directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison Saint-Pierre, rue Sainte-Barbe, à Langres (Haute-Marne).

A CONSERVER

dans la collection de l'AMI DU CLERGÉ

Pour la première fois, aujourd'hui l'*Ami* paraît avec des articles qui ne sont pas inédits et n'ont point été composés spécialement pour lui.

Car c'est là notre fierté : au rebours de tant d'autres revues, nous ne publions que des articles tous — petits et grands — écrits uniquement pour nos lecteurs, en réponse aux questions qu'eux-mêmes nous posent, et qui ne sont pas les chapitres d'un livre à paraître peu après. C'est la règle de conduite que nous avons toujours suivie, et les nombreux abonnés qui chaque jour se rallient à notre œuvre nous garantissent que nous marchons dans la bonne voie.

Cependant, suivant avec la plus grande attention tout ce qui touche à l'action du clergé sur le peuple chrétien, action que beaucoup regardent comme trop faible à notre époque et qu'il est d'autant plus nécessaire de ressaisir au plus tôt, nous avons remarqué cette année deux documents qui nous ont paru répondre parfaitement à bien des consultations qui nous avaient été adressées sur ce sujet brûlant.

Le premier en date est une conférence de M. Ollé-Laprune aux élèves des grands séminaires de Paris et d'Issy. Les ouvrages de M. Ollé-Laprune, maître de conférences de philosophie à l'Ecole Normale supérieure, et sa récente brochure *Ce qu'on va chercher à Rome*, nous avaient révélé un homme très au courant des questions du temps présent, une des plus puissantes intelligences de notre époque parmi les laïques, et, quoique appartenant à l'Université, un catholique convaincu, aimant profondément l'Eglise, et dépensant tous ses efforts pour rapprocher et réconcilier l'Eglise et le Siècle.

Quand il s'adresse à ses élèves de l'Ecole Normale, M. Ollé-Laprune secoue à l'occasion de leurs esprits les préjugés que peut-être ils gardent contre l'Eglise ; parlant à des ecclésiastiques, il a voulu leur dire comment ils pourront, à son avis, triompher de l'opposition très profonde existant entre le monde actuel et le Christianisme. Mais tenant à ne causer que « de ce qu'il était censé savoir un peu mieux que nous, » il est resté tout le temps dans le domaine qui lui est le plus familier, dans l'ordre *intellectuel.*

A la Conférence ecclésiastique d'Epernay, composée de prêtres voués au ministère paroissial, réunis autour de leur évêque, — un évêque jeune encore et plein d'ardeur, s'ingéniant à attirer au Christ par des moyens auxquels on n'avait pas assez songé, mais qu'il croit bons, les âmes dont il a la conduite et la responsabilité, — il s'agissait d'examiner quelle méthode d'apostolat il convient de suivre aujourd'hui, et les idées émises sont restées plutôt dans l'ordre *pratique.*

Placées en regard l'une de l'autre, ces deux conférences se complétaient si heureusement, elles donnaient une réponse, et comme nous aurions voulu la donner, à tant de questions qui passionnent nos amis, qu'aussitôt nous avons eu la pensée de les publier, malgré l'abondance des travaux que nous avons en portefeuille, et de les offrir aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* dans un même numéro, facile à consulter, et bon à conserver entre tous dans notre précieuse collection.

Monseigneur l'évêque de Châlons, par la plume de M. l'abbé Florion, vicaire-général, et

M. Ollé-Laprune nous ont immédiatement accordé l'autorisation nécessaire. Ils l'ont fait, croyant ainsi travailler au bien des âmes et au succès des idées qu'ils propagent et pour lesquelles, nous aussi, nous ne cessons de travailler. Que le Pasteur des âmes leur accorde leur récompense, et qu'ils daignent agréer ici l'hommage de nos vifs remerciements et l'expression de notre profonde gratitude !

*
* *

Nous allons donner en premier lieu la Conférence de M. Ollé-Laprune ; ensuite, du Congrès d'Epernay, nous donnerons le discours d'ouverture prononcé par Monseigneur Latty, et un rapport très instructif de M. l'abbé Quittat, archiprêtre d'Epernay, sur la Fédération des paroisses.

Le compte-rendu complet de l'Assemblée ecclésiastique d'Epernay, d'où nous avons extrait les deux articles que nous reproduisons *in extenso*, forme une brochure in-8° de 75 pages, en vente aux bureaux de la *Semaine religieuse* de Châlons.

Nos lecteurs pourront encore y trouver un plan, fort remarquable, d'un cours d'instructions paroissiales sur le traité de la religion, comme on nous avait déjà demandé d'en dresser un ; et enfin une autre étude sur un sujet trop actuel : les suicidés et la sépulture ecclésiastique — deux questions auxquelles nous reviendrons nous-mêmes.

I

LE CLERGÉ ET LE TEMPS PRÉSENT

DANS L'ORDRE INTELLECTUEL

Conférence donnée à Issy, le 19 juin 1895, aux élèves des grands séminaires de Paris et d'Issy

Je m'étonne un peu, Messieurs, non pas d'être dans cette maison, — et si je m'en étais étonné par avance, maintenant mon étonnement cesserait ; mais il n'a jamais existé, — je m'étonne donc un peu, non pas d'être dans cette maison, mais d'y être à la place où je suis. Là où je devrais venir, ce semble, pour m'instruire, je viens pour enseigner : ainsi l'a voulu votre Supérieur général, ainsi l'ont voulu les directeurs et professeurs qui m'ont renouvelé son invitation, ainsi, dois-je le dire maintenant, vous le voulez vous-mêmes : vous l'avez assez prouvé par l'accueil que vous m'avez fait, et vous venez de me le prouver encore par les paroles qui viennent de m'être adressées, paroles dont je suis profondément touché, et dont je vous remercie de tout cœur. J'ai donc obéi, et je crois que c'est bien dans l'esprit de Saint-Sulpice (*Rires*). Vous remarquerez aussi, Messieurs, que lorsque j'ai dit « votre Supérieur général, vos professeurs, vos directeurs, » je me suis abstenu d'adjoindre à ces mots aucune épithète : on est modeste ici, on est humble, et sur ce point je serai encore, je crois, dans l'esprit de Saint-Sulpice (*Sourires*). Toute la louange que je ferai sera mon silence, et c'est, si je ne me trompe, un mot de l'Ecriture : « *Tibi silentium laus.* » Décidément, Messieurs, je prends tout à fait l'esprit de la maison : voilà que je cite les Livres saints, et même, si vous voulez, je ferai un petit bout de commentaire et je vous dirai que ce n'est pas là le texte ordinaire : nous lisons dans les Psaumes « *te decet hymnus,* » ce qui m'irait beaucoup mieux dans le cas présent : « *te decet hymnus ;* » mais enfin, je me conformerai à l'autre leçon, à celle que Bossuet dit, je crois, être de saint Jérôme : « *tibi silentium laus,* » et je répèterai le commentaire de Bossuet : « *quum nihil de te digne dici possit,* » je ne traduis pas parce que cela pourrait troubler la modestie... (*Sourires*).

Ainsi, Messieurs, vous voyez que j'ai toutes sortes de raisons pour me rassurer, puisque j'ai pris sur deux ou trois points l'esprit de Saint-Sulpice. Et puis, ce qui m'enhardit surtout à vous parler, c'est que je ne viens pas professer, je ne viens pas enseigner, je viens causer, et causer avec vous non pas de ce que vous savez mieux que moi, mais de ce que je suis censé savoir un peu mieux que vous.

Je viens vous apporter des nouvelles du monde, du monde contemporain, de ce monde que vous avez quitté, les uns il y a un peu plus longtemps, les autres il y a un peu moins longtemps ; de ce monde dans lequel vous allez rentrer, les uns presque demain, et les autres dans deux ou trois ans. Ce monde contemporain, vous devez y rentrer pour y être des apôtres : vous avez été tirés du monde, « *vos elegi de mundo,* » mais vous serez envoyés dans le monde, « *mittam vos.* » Vous retournerez donc dans ce monde pour y être des apôtres ; et, n'est-ce pas, soit dans vos méditations solitaires, soit dans vos entretiens entre vous, il vous arrive souvent de penser à ce que sera pour vous ce monde contemporain où vous allez rentrer, et à ce que vous devrez être pour lui ? Il vous arrive de vous demander dans quel état vous le trouverez, et quel accueil il vous fera, et ce qu'il attend de vous, et ce que vous pourrez y faire, ce que vous pourrez en faire, ce que vous pourrez faire pour lui. Et n'est-ce pas, Messieurs, quand vous pensez à ces choses, il vous semble que vos idées sont un peu oscillantes, un peu flottantes ? Tantôt vous ne voyez dans ce monde contemporain que ce par quoi il vous est contraire, que ce par quoi il est opposé au Christianisme ; ou bien, inversement, vous voyez plutôt ce par quoi il vous paraît favorable au Christianisme, ce par quoi il vous tenterait, ce par quoi il vous paraît favorable à vous-mêmes. — Et alors, il peut vous arriver dans le premier cas de le craindre surtout, d'entrer

en défiance à son égard, de le maudire peut-être, tout au moins de vous décourager et de vous dire : Puisque nous sommes, nous chrétiens, nous prêtres, si différents de lui, quelle prise aurons-nous sur lui, que pourrons-nous en faire, et que pourrons-nous faire pour lui ? — Et dans d'autres moments, vous voyez surtout ce par quoi il vous paraît se rapprocher du Christ ; et alors vous considérez de préférence ce qu'il a qui vous attire, ce qu'il a de fascinant, ce qu'il a de séduisant : il vous semble qu'il ne vous sera pas bien difficile d'aller à lui, qu'il ne vous sera pas bien difficile de vous rencontrer avec lui, puisqu'il semble avoir fait vers vous la moitié du chemin, et si nous savons faire de notre côté, nous, du chemin vers lui, eh bien ! on se rapprochera, et la paix se fera ; et voilà qu'envisagé de cette manière, ce monde contemporain paraît décidément favorable au Christianisme. Mais, sans doute, vous entrevoyez tout de suite un danger : si vous alliez vous laisser séduire? Alors, de même que tout à l'heure vous sentant si différents de lui vous vous demandiez quelle prise vous auriez sur lui, de même maintenant, redoutant d'être trop semblables à lui, vous vous demandez comment, étant si semblables à lui, vous pourrez encore quelque chose pour le guérir, pour le soulager et pour le ramener au Christ.

Ainsi, Messieurs, votre pensée, si je ne me trompe, oscille ; et si vous vous demandez ce que ce monde contemporain pense de vous, vous trouverez qu'il porte sur vous deux jugements qui ont l'air de se contredire et qui reproduisent cette oscillation de vos pensées mêmes. Ce monde contemporain, s'il prévoit que vous arriverez à lui fermés à tout, étrangers à tout, à tout ce qu'il aime, à tout ce qui le passionne, à tout ce qui l'intéresse, étrangers, hostiles peut-être, du moins indifférents ; eh bien ! ce monde, il vous dira qu'il ne vous connaît pas, puisque vous ne le connaissez pas, et vous ne pourrez rien pour lui ; — mais d'un autre côté, Messieurs, s'il entrevoit que vous avez pour lui de la sympathie, et que vous le comprenez, il vous donnera cette louange d'être des prêtres intelligents, soit ! c'est bien ; et il ajoutera que vous êtes vous-mêmes sympathiques, c'est bien encore ! — mais s'il prévoit que vous êtes séduits, alors, au lieu d'avoir confiance en vous, il commencera à se défier, car, quelques jugements plus ou moins injustes que le monde porte sur le prêtre, il en a toujours cette double idée : d'abord que l'intelligence, que le savoir convient au prêtre, et, d'autre part, que le prêtre est un homme qui, après tout, ne parle pas comme « un homme purement homme » : c'est un homme qui n'est pas tout à fait comme les autres, et cela, Messieurs, dans l'idée des non-chrétiens aussi bien que dans l'idée des chrétiens. Le prêtre, c'est toujours un homme qui parle comme ayant autorité, comme ayant puissance, *tanquam potestatem habens*. Si donc vous lui apparaissez comme ignorants, il se défie, il est tout près de mépriser ; mais si vous lui apparaissez comme renonçant à parler avec autorité et avec cette puissance qui est la vôtre, il se défie encore, et il est près encore de mépriser. Voilà, si je ne m'abuse, le jugement que le monde porte sur le prêtre, jugement confus aussi bien que ces pensées qui sont les vôtres et que j'essayais tout à l'heure de reproduire. Tout cela, c'est confus, oui, mais tout cela contient une indication, une indication précieuse, Messieurs, et nous allons tout de suite la recueillir et tout de suite l'exprimer en une proposition qui va la mettre nettement devant vos esprits. C'est que, pour que le prêtre ait une action dans le monde et une action sur le monde, et j'entends, ici, sur les intelligences (puisque je suis philosophe, c'est surtout dans le domaine intellectuel que je me renferme), eh bien ! pour que le prêtre ait une action sur les intelligences, il faut qu'il soit de son temps, car s'il n'est pas de son temps il parlera un langage que le monde ne comprendra pas : et, d'autre part, il faut qu'il soit de son temps non pas pour le flatter, non pas pour se laisser séduire par les idées courantes de son temps, non pas pour se laisser entraîner, mais tout au contraire pour diriger, pour dominer ; et comment diriger et dominer? à force de doctrine, à force de savoir : c'est ce que je vais essayer de vous expliquer. (*Applaudissements.*)

Commençons, Messieurs, si vous le voulez bien, par nous représenter avec autant d'exactitude et de vivacité que possible l'état des esprits dans le temps présent : je dis que nous y trouverons une opposition au Christianisme qui va beaucoup plus loin que nous ne pensons si nous demeurons à la surface des choses ; l'opposition est profonde, très profonde, beaucoup plus profonde que nous ne l'imaginions peut-être. Et d'un autre côté, je dis qu'il y a dans ce temps quelque chose par où il peut rejoindre le Christianisme, et que ce n'est peut-être pas par tel ou tel côté qui au premier abord nous saisit le plus, mais qu'en y regardant de très près on découvre qu'il y a en effet deux ou trois points par où vraiment ce monde se rapproche du Christianisme, est prêt à le rejoindre, s'offre pour ainsi dire à son action, et même l'appelle.

Et d'abord, l'opposition, Messieurs. — La première chose qui nous frappe quand nous regardons l'état intellectuel du monde contemporain, c'est que tout y est question, tout y est en question. Remarquez-vous que dans les temps qui nous ont précédés, lorsqu'on voulait discuter avec quelqu'un, on trouvait plus facilement que de notre temps un terrain commun? Avec certains penseurs on avait un terrain commun qui était la raison, on se faisait de la raison à peu près la même idée ; avec d'autres on avait un autre terrain commun qui était la morale, et même on peut dire avec tous, car la morale, jusque dans ces derniers temps, ne semblait guère contestée ; on avait avec d'autres encore un autre terrain commun, c'était l'ordre social ; avec

d'autres enfin, c'était la Bible, la Bible qui était l'objet d'un respect à peu près universel, car il y avait bien les épigrammes de Voltaire, c'est vrai, mais ne commençaient-elles pas à n'être plus à la mode ? Or vous remarquerez, Messieurs, que dans le temps présent, dès qu'une discussion s'établit entre un chrétien et un homme ou des hommes qui ne sont pas chrétiens, le terrain commun est très difficile à trouver : c'est que tout est en question, et pour nous cela signifie que tout est devenu objet d'investigation scientifique, et ceci veut dire plus précisément encore que tout apparaît à nos contemporains comme pouvant être soumis à une analyse, à une analyse qui va, qui va, qui va toujours, sans cesse décomposant les objets d'abord réputés simples et irréductibles, une analyse à outrance ; et en même temps, que lorsqu'on considère les choses dans leur développement c'est une évolution, une évolution historique dont les méthodes qui réussissent dans les sciences de la nature prétendent donner les lois. C'est cette évolution historique qui doit rendre compte des choses, qui doit les expliquer, et l'on prétend ou l'on entend plus ou moins vaguement que rien n'échappe à cette analyse et à cette explication par l'évolution historique, et au fond cela signifie que tout est phénomène, et qu'il n'y a à considérer dans les choses que les liaisons entre les phénomènes. Et alors, Messieurs, ne parlons pas de raison : la raison comme on l'entendait autrefois, la raison, faculté qui donne d'une manière ou d'une autre (il ne s'agit pas d'entrer en ce moment dans les systèmes), mais enfin faculté qui donne les principes, qui donne les règles fixes du vrai et du faux, lumière intérieure, comme on aimait à dire, lumière naturelle grâce à laquelle nous savons discerner le vrai et le faux ; cette raison-là n'a plus rien qui vaille, si je puis dire; il n'en est plus guère question, ou elle est tenue en suspicion, c'est un reste de superstition antique, ou scolastique, ou mystique, c'est du « transcendant, » on n'en veut pas. Ainsi la raison elle-même est ébranlée : on se défie d'elle, on ne sait même plus ce que c'est : de là, Messieurs, cet état d'esprit singulier de gens qui sont très intolérants au nom de la science, de ce qu'ils appellent la science, mais qui n'ont pas un principe, et n'ont pas à vrai dire une idée à laquelle ils tiennent pour elle-même et parce qu'elle serait vraie, parce qu'elle serait conforme à l'éternelle et absolue vérité. Chacun donne son avis, son opinion ; chacun se livre à un jeu de dialectique plus ou moins dissolvante ; chacun aussi fait des constructions plus ou moins hardies, c'est le mot qu'on aime maintenant, des constructions mentales plus ou moins hardies ; mais la raison, les principes, une vérité à laquelle on tient parce qu'elle est la vérité, c'est passé de mode. Et voici que cette analyse a atteint la morale elle-même ; nous traversons ce qu'on appelle justement une *crise morale*, une *crise de la morale*. Aujourd'hui les fondements sur lesquels la morale repose ne sont plus certains et on ne sait même plus trop où ils sont. Et la société, l'ordre social ? les fondements de la société craquent ; on ne sait plus sur quels fondements certains repose la société. Et l'histoire ? dans l'histoire, Messieurs, on ne veut plus voir que ce que j'appelais tout à l'heure une évolution, et il n'est pour ainsi dire plus permis de prononcer le nom de Dieu, de parler de Providence. Enfin la Bible, dont je parlais tout à l'heure, la Bible est de plus en plus livrée à une exégèse en quelque sorte effrénée. Voilà dans le temps présent l'état des esprits, et assurément il y a là une opposition au Christianisme qui va infiniment plus loin que tout d'abord on ne pourrait le supposer, car enfin, Messieurs, si je ne me trompe, ce sont toutes les racines du Christianisme, ses racines naturelles et ses racines surnaturelles, qui sont extirpées, arrachées de vive force ou tout au moins violemment secouées et ébranlées. Voilà le monde auquel vous aurez à porter la parole.

Et en même temps, Messieurs, il semble que, si l'on considère les choses d'une autre manière, il y a dans ce monde quelque chose de favorable au Christianisme. Au premier abord, ce sont les excès mêmes que nous venons de rappeler qui apparaissent à certains esprits comme rassurants. Eh bien ! oui, la raison maintenant est ébranlée : tant mieux, disent certains esprits ; et ils répètent avec Pascal : « Il me plaît de voir cette superbe raison froissée par ses propres armes. » Eh bien ! oui, l'inanité des systèmes est devenue évidente : tant mieux, on se soumettra plus facilement à l'Evangile et à la parole de Dieu. Eh bien ! oui, il y a dans notre temps une certaine défiance à l'égard de ce qu'on appelait superbement la raison et les principes de la raison, et voilà que les philosophes eux-mêmes parlent d'humilité intellectuelle : tant mieux, c'est une bonne préparation pour recevoir la vérité évangélique. Et la morale, elle est secouée dans ses fondements : tant mieux, parce qu'on verra mieux que la morale ne peut pas s'édifier sans Dieu. Et la société aussi s'ébranle sur ses fondements, il semble qu'elle va s'écrouler : tant mieux, car il y aura là peut-être une peur salutaire qui ramènera les esprits à l'Evangile, à l'Eglise et à Dieu. Et la Bible, elle est de plus en plus étudiée : tant mieux, car au moins on la connaîtra, tandis qu'auparavant on la jugeait comme quelque chose de suranné et d'insignifiant, comme quelque chose qui ne valait pas la peine qu'on y jetât les yeux, comme une vieille fable sans intérêt et sans valeur ; maintenant au moins, on l'étudiera : l'exégèse sera hardie, l'exégèse sera quelquefois effrayante, elle fera des ruines, mais au moins on aura regardé la Bible : et puis, qui sait s'il n'y aura pas là un argument contre le Protestantisme et si ce ne sera pas un moyen de lui montrer, de lui prouver par des faits que la Bible toute seule ne suffit pas et qu'il faut l'Eglise, l'autorité de l'Eglise ?

Et voilà, Messieurs, les raisons de se rassurer. Mais permettez-moi de vous dire que, s'il y a dans ces raisons de se rassurer quelque chose que je ne

repousse pas, quelque chose que je crois bon à considérer, il faut aussi et surtout voir que ces raisons d'espérer, prises telles quelles, sont très superficielles. Je veux dire qu'elles laissent subsister cette opposition radicale au Christianisme qui est le grand danger du temps présent. Eh ! oui, vous pourrez vous réjouir un instant de voir la superbe raison froissée par ses propres armes; mais prenez garde, vous n'y gagnerez rien, car il ne restera plus de fondement rationnel à la foi elle-même. Alors à quoi vous servira-t-il de voir les systèmes tomber les uns sur les autres? le « système chrétien, » si je puis dire (et j'entends par là l'ensemble harmonieusement ordonné des faits et des vérités qui constituent le Christianisme), tombera lui aussi : qu'aurez-vous donc gagné? Et vous pourrez un instant aussi vous réjouir d'avoir vu la morale sans Dieu dévoiler ses faiblesses, ses misères, ses infirmités irrémédiables; mais prenez garde, c'est toute morale qui aura été ébranlée sur ses fondements, et je ne sais pas alors comment vous ferez pour établir sur des fondements rationnels la foi elle-même. Et pour le reste, il en est de même, Messieurs. Assurément que l'excès du mal, l'excès du rationalisme dont nous souffrons ramène par lassitude ou par opposition et par réaction, ramène certains esprits au Christianisme et à l'Eglise, je le veux bien et c'est très vrai; mais que cet état d'opposition radicale soit en lui-même bon, en ce sens que vous ayez à vous en réjouir parce que ce serait une force pour vous : détrompez-vous, ce n'est point une force, c'est une faiblesse, c'est une faiblesse radicale. Ne faites donc pas alliance avec les destructeurs. Et, Messieurs, comprenez bien encore que si ces destructions qui sont envahissantes, ces destructions qui vont sans cesse de plus en plus loin, ont l'avantage de secouer les fidèles qui ont quelquefois besoin d'être secoués, de secouer les prêtres (je me voile la face) qui ont quelquefois besoin d'être... secoués *(Rires, applaudissements)* aussi, ce n'est pas une raison pour se réjouir de l'échec que subit une vérité; non, il n'est pas bon que la vérité même naturelle, même rationnelle, subisse un échec; et, croyez-le bien, dans le fond des choses, toutes les fois que la vérité rationnelle, que la vérité naturelle subit un échec, ce n'est pas au profit de la vérité surnaturelle, ce n'est pas au profit du Christianisme. Tâchons donc de trouver dans le temps présent des raisons un peu plus profondes de nous rassurer, tâchons de voir s'il n'y a pas d'autres points par lesquels ce monde contemporain se rapproche du Christianisme.

Messieurs, il y a d'abord ce fait que ce monde contemporain qui semble mettre au-dessus de tout ce qu'il appelle la science, néanmoins éprouve le besoin de trouver quelque chose qui soit au-dessus de la science, de la science de la nature, de la science dite positive, et dans ce siècle dont le caractère principal est, nous l'avons dit tout à l'heure, de mettre tout en question, il y a, comment dirai-je? une passion, une passion, oui, je crois que le mot n'est pas trop fort, de trouver quelque chose qui enfin soit en dehors et au-dessus de toute question, et de là ce mouvement vers la foi...; oh ! ici encore, prenez garde. Cette foi, elle est singulièrement vague et par conséquent singulièrement décevante, et plus elle prend les apparences de la foi chrétienne, plus elle emprunte au Christianisme son langage, plus je trouve là des raisons de nous défier : j'ai peur de toute contrefaçon de notre Christianisme et j'ai peur surtout, Messieurs, que les esprits abusés, leurrés par ce fantôme de Christianisme, ne se sachent bon gré d'être arrivés à le reconnaître et s'y arrêtent, de sorte que ce serait une espèce d'idolâtrie que l'on se ferait sous ce nom de foi : on se remercierait soi-même d'avoir l'esprit assez large, assez haut, assez généreux, assez noble pour comprendre que la science proprement dite ne suffit pas et qu'il faut la foi, et voyez, on parle de cette foi en termes enflammés, et on emprunte à l'Ecriture sainte, à l'Eglise, à nos mystiques, leur merveilleux et sacré langage, et on s'imagine être à peu près chrétien, parce qu'on parle à peu près le langage des chrétiens. C'est extrêmement dangereux, Messieurs : il faut se défier de ce demi-christianisme, de ce néo-christianisme, il faut s'en défier beaucoup, il est extrêmement décevant, et j'espère que je viens de vous montrer un peu en quoi et pourquoi. Mais s'il faut s'en défier, il faut cependant voir ce que cela signifie; eh bien ! cela signifie que malgré tout, au milieu des triomphes de la science, là où la science règne en maîtresse légitime, et au milieu des destructions de la science, là où la science appliquée de travers fait une œuvre qui n'est pas la sienne mais enfin une œuvre de démolition et de ruine, au milieu de tout cela, il y a dans ces esprits contemporains, dans ce monde contemporain, dans ces intelligences d'aujourd'hui, il y a je ne sais quelle noblesse, je ne sais quelle générosité intellectuelle qui fait concevoir au moins comme un idéal quelque chose de supérieur à tout ce que les hommes recherchent et quelque chose de supérieur à la science proprement dite elle-même, eh bien! cela est bon, oui, cela est bon; tâchons de bien entendre cela, tâchons de bien voir cela, et profitons-en, car par là nous allons ramener ces intelligences sur la voie du Christianisme.

Et, Messieurs, il y a autre chose encore : il y a ce respect des faits, qui est aujourd'hui à l'ordre du jour. Un fait, c'est chose qui s'impose à tous en dépit des systèmes; un fait étant là, il faut observer, il faut expérimenter. Que voulez-vous que nous ayons à dire contre cela, nous chrétiens? Mais rien ! Si nous avons quelque chose à dire, Messieurs, c'est de demander que l'observation et l'expérience s'étendent à tous les faits, et nous n'avons pas à le demander, nous avons à le faire nous-mêmes : étendons l'observation, étendons l'expérience à tous les faits, y compris les choses chrétiennes. Déjà, dans le monde non-chrétien, le

fait chrétien attire les regards plus qu'il ne les attirait autrefois; on y prend garde, on trouve qu'il vaut la peine d'être considéré, on n'en fait pas fi; je vois bien que l'on commence par le traiter ainsi qu'un fait comme un autre, et qu'importe, pourvu qu'on le regarde bien, qu'on le regarde de ses deux yeux et de ses pleins yeux, si j'ose dire, qu'on le soumette sincèrement à l'observation et à la méthode expérimentale. Si cela se fait sincèrement, ne croyez-vous pas que cela sera au profit du Christianisme? Voilà donc une seconde chose qui est bonne : l'attention respectueuse, diligente, consciencieuse, méthodique, donnée aux faits, à tous les faits, et le Christianisme n'est pas mis hors les faits; en ce sens-là, il n'est pas mis hors la loi, hors la loi de la science; il est un fait qu'il faut savoir regarder comme les autres ; et le Christianisme, et l'Eglise tout entière, tout l'ordre chrétien, c'est très considérable, Messieurs.

Enfin, il y a un troisième point par où le temps présent se rapproche du Christianisme, et peut, et même, ce semble, veut le rejoindre. Je veux parler des questions sociales. Les questions sociales préoccupent de notre temps plus qu'elles n'ont jamais préoccupé. Je vous disais, tout à l'heure, que si les ébranlements que subit la société ne produisent pas d'autres effets que de ramener au Christianisme par je ne sais quelle peur, cela ne signifie pas grand'chose ; que si aussi l'étude des questions sociales ramène au Christianisme, parce que c'est la mode de traiter des questions sociales, cela ne signifie pas encore grand'chose; mais s'il est vrai, d'une part, que de notre temps beaucoup d'esprits sont très sérieusement préoccupés des questions sociales, et s'il est vrai, d'autre part, que le Christianisme a en soi touchant les questions sociales quelque chose qui ne se trouve pas ailleurs, des idées qui lui sont propres, des remèdes qui lui sont propres, n'est-il pas vrai que sur ce terrain-là un rapprochement doit se faire? Il est donc bon que les questions sociales soient remuées de notre temps comme elles le sont; cela est salutaire et le Christianisme doit gagner à cela.

Voilà deux ou trois points où il me semble que notre temps bien regardé apparaît comme ayant quelque chose de favorable au Christianisme, quelque chose qui appelle l'action de l'Eglise, qui l'appelle et qui prédispose à la recevoir. Donc à la veille de rentrer dans ce monde et pour y être apôtres, vous n'avez, Messieurs, ni à vous décourager ni à maudire. Il y a quelque chose à faire dans ce monde, il y a quelque chose à en faire et il y a quelque chose à faire pour lui; oui, mais à une condition, à la condition que vous apparaîtrez dans ce monde contemporain si troublé, nous venons de le voir, que vous apparaîtrez dans ce monde contemporain avec ce que je nommerai un savoir supérieur.

D'abord vous aurez ce qui se nomme plus proprement la *doctrine*, et cela est hors de pair. Il n'y a pas de doctrine dans le monde; les chrétiens ont une doctrine, et les prêtres ont la spéciale mission de prêcher, de faire connaître cette doctrine : vous apparaîtrez donc dans le monde ayant une doctrine, c'est cela que l'on attend de vous au fond. Que de fois s'adresse-t-on à un prêtre pour lui soumettre des doutes, des objections, des difficultés ! et l'on s'étonne, et l'on est déçu, si ses réponses sont hésitantes, si ses réponses sont faibles, sans doctrine. Comment répondre à ces questions d'un monde qui, après tout, a soif de vérité? Ou on répondra par une formule sèche, très exacte, je le veux bien, très exacte, très orthodoxe, mais sèche : on laissera le questionneur à peu près dans le même état où il était au moment où il posait la question, ou plutôt, Messieurs, on le laissera dans un état pire, car il sera tenté de dire : « Oh! ce n'est que cela. » Ce n'est que cela! Quel ravage cette pensée ne peut-elle pas faire dans un esprit! — Ou bien on essaiera de développer un peu la formule; mais parce qu'on n'a pas assez de doctrine ce développement sera faible; ce ne sera pas solide, ce ne sera pas fort, ce ne sera pas robuste, ce ne sera pas substantiel, ce sera faible : non pas faux, non pas inexact, sans doute, mais faible, et alors le questionneur se retirera ne se trouvant pas bien avancé, ne trouvant pas qu'il ait gagné grand'chose à ce contact, à ce commerce avec un prêtre : quel danger encore! Il venait chercher des lumières, il venait chercher quelque chose de décisif, et il a trouvé des discours, on lui a parlé « *oratorio modo,* » car il y a moyen de parler *oratorio modo* même dans la conversation la plus ordinaire, c'est-à-dire qu'on aura tout laissé vague, indécis, sans cette force qui vient de la pensée profonde. — Ou bien encore, Messieurs, ce qui est plus fâcheux et plus pernicieux que ce que je viens de dire, la réponse sera inexacte. Emu par l'état d'esprit du questionneur, troublé non par ses doutes, par ses objections, ni par ses difficultés mêmes peut-être, mais troublé par son angoisse, troublé par son anxiété intellectuelle, le prêtre sans doctrine éprouvera un embarras mortel, il voudra secourir cet esprit, secourir cet homme, lui faire du bien quand même ; et, désespérant de lui éclaircir assez, de lui justifier assez la vérité, ne trouvant pas dans son esprit quelque chose d'assez lumineux et d'assez décisif, en tremblant il fera fléchir un peu la doctrine : il voilera ceci, il dissimulera cela, il insistera beaucoup sur tel autre côté qui plaît; il donnera une vérité diminuée, une vérité défigurée, une vérité entamée; ce n'est plus la vérité tout entière dans sa foncière et substantielle solidité ; c'est un fantôme de l'esprit humain qui remplace le dogme. (*Applaudissements*)

Voilà, Messieurs, à quoi on en arrive quand on n'a pas assez de doctrine. Oh! la doctrine! c'est d'abord la formule, oui, la formule précise, la formule exacte dans laquelle on enferme la vérité. Mais, vous entendez bien en quel sens la vérité est enfermée dans la formule : la vérité est proté-

gée par la formule définissante, elle est protégée contre l'erreur, et il le faut; mais la vérité, la vérité est infinie, la vérité est inépuisable, et la formule ne la contient pas tout entière. La formule, c'est une haie, une haie protectrice : il faut donc s'en tenir d'abord à cette formule, il faut s'y tenir, surtout il faut la soutenir, il faut la maintenir : si vous renversez la haie protectrice, la vérité sera ravagée. Seulement, n'oubliez pas que la doctrine, c'est autre chose encore que cela. La doctrine ! quand on a de la doctrine, cela veut dire, Messieurs, vous le savez mieux que moi, et j'ai honte de dire ces choses au milieu de vous, mais cela, n'est-ce pas ? veut dire que l'on tâche de pénétrer la vérité de plus en plus, et de s'en pénétrer soi-même de plus en plus. C'est entrer dans la vérité un peu plus loin, encore un peu plus loin, et encore un peu plus ; et c'est parcourir la vérité tout entière, et par conséquent c'est voir les rapports des vérités entre elles, et les rapports des éternelles vérités avec tout le reste. Comme donc c'est lumineux, comme donc c'est étendu ! Et c'est savoir atteindre le fond des choses autant que l'esprit humain peut y atteindre, et c'est aussi voir s'ouvrir devant soi les grands horizons. Ah ! quand la formule est tout, la formule étroite, étriquée, il semble que le Christianisme, que le Catholicisme ne soit pour ainsi dire rien ; mais quand vous avez pénétré la doctrine, et que vous en êtes vous-mêmes tout pénétrés, c'est alors que le Christianisme, que le Catholicisme apparaît dans toute son ampleur : « *Atria longa patescunt.* » Voilà, Messieurs, ce que c'est que la doctrine, et il me revient un souvenir : dans une de ses Instructions synodales, le cardinal Pie (c'est dans les « Instructions sur les erreurs du temps présent, » dans la première, je crois), développe merveilleusement un mot de l'Evangile : il montre que celui qui a la doctrine sûre, la doctrine vivante en quelque sorte, celui-là, selon le mot de Jésus-Christ dans l'Evangile, peut avoir ses allées et venues, si l'on peut s'exprimer ainsi, « *et ingredietur et egredietur, et pascua inveniet.* » Il y a là une page, une page très ingénieuse qui m'est restée dans l'esprit ; elle me revient à la mémoire, il me semble qu'elle rend bien ce que je veux exprimer pour le moment : « *et ingredietur,* » oui, on entre dans la doctrine : « *et egredietur,* » et on en sort aussi ; on en sort... pour lui être infidèle ? Oh ! non pas ! mais pour voir à sa lumière ce qui n'est pas elle ; on en sort, et toujours on trouve, on trouve de quoi se repaître, de quoi repaître son intelligence, « *et pascua inveniet.* » (*Applaudissements*)

Et, Messieurs, comment se rendre capable de cette connaissance approfondie qui fait d'un prêtre véritablement « un docteur en Israël, » qui fait qu'un prêtre a véritablement de la doctrine ? Tout simplement, en faisant excellemment ce que vous faites à Saint-Sulpice, en étudiant à fond et la théologie et aussi la philosophie, car la philosophie est liée de très près à la théologie dans le système chrétien, et celui qui a vraiment de la doctrine connaît la philosophie en même temps que la théologie ; et s'il ne connaissait pas bien la philosophie, il ne serait pas fort même en théologie. C'est donc en étudiant, en étudiant à fond la théologie et la philosophie, la philosophie et la théologie, pour les prendre dans leur ordre de succession, c'est en faisant ainsi que vous deviendrez hommes de doctrine, que vous vous rendrez capables de posséder la doctrine. Et ici, laissez-moi un instant vous mettre en garde, et je dirai mettre en garde tous les chrétiens, — car cela s'adresse à tout le monde, non pas seulement aux prêtres, et je me l'adresse à moi-même, — vous mettre donc et nous mettre en garde contre une tentation que je crois très périlleuse : comme il est bien entendu que pour agir sur ce temps il faut le connaître, que pour agir sur les intelligences il faut savoir dans quel état sont ces intelligences, nous pourrions être tentés, surtout dans les commencements, de faire connaissance avec l'objection, avec la difficulté, avec l'erreur, avant d'avoir fait suffisamment connaissance avec la doctrine elle-même. C'est cela qui est extrêmement périlleux. — Permettez-moi de me servir ici d'une comparaison. Quand on veut avoir la science des âmes, l'avoir à fond, quel est le meilleur moyen ? Est-ce de commencer par faire connaissance un peu pêle-mêle, un peu à tort et à travers, avec tous les spectacles psychologiques que nous donnent nos contemporains ? Est-ce par exemple dans les romans contemporains que l'on doit chercher d'abord, que l'on doit puiser d'abord la science des âmes, la connaissance des âmes ? Je ne le crois pas. La science des âmes se puise à une source beaucoup plus profonde et beaucoup plus intérieure ; la science des âmes, elle se puise là où les vieux maîtres l'ont puisée, et n'est-ce pas dans nos écrivains du XVIIe siècle par exemple, dans un Bourdaloue, un Bossuet, pour ne parler que d'eux, que nous trouvons une singulière connaissance des âmes ? Sans doute, ils ont connu le monde, Bossuet plus que Bourdaloue peut-être ou autrement, ils l'ont connu, oui, ils ne se sont pas fermé les yeux, ils ont été à leur manière de leur temps ; mais enfin, s'ils ont si bien connu le monde, c'est parce qu'ils connaissaient leur âme, c'est parce qu'ils se connaissaient eux-mêmes ; et, comme chacun porte en soi le commencement de toutes les grandes vertus et aussi de tous les grands vices, il est facile de pénétrer très avant dans la connaissance des âmes quand on a commencé par regarder dans l'âme même, au fond de soi, et qu'on a d'ailleurs la lumière de la foi, les ressources de la méditation, de la confession, et tous ces trésors qui se nomment l'Ecriture sainte, les Pères de l'Eglise, les saints, les mystiques, j'entends les mystiques sûrs, *mystici in tuto*. Il y a quelque chose d'analogue pour la connaissance de la vérité. Assurément, Messieurs, ce n'est pas moi qui vous dirai qu'il ne viendra pas un jour où vous devrez faire connaissance avec les objections contemporaines ;

ce serait me contredire moi-même; vous commencez déjà à vous en préoccuper, et vous faites bien; il faut connaître les objections contemporaines telles qu'elles sont : mais ce que je veux dire, c'est qu'il ne faut pas se hâter de faire connaissance avec l'erreur, sous prétexte de la guérir, sous prétexte de la réfuter, avant d'avoir commencé par s'être procuré une connaissance profonde de la vérité; car il se trouve que la vérité bien connue permet de tout approfondir, elle permet d'entendre l'erreur et le remède à l'erreur, tandis que la familiarité avec l'erreur toute seule ne fait que nous rendre assez incapables de nous rendre compte de la vérité, de reconnaître la vérité. Il faut donc s'enfoncer, si je puis dire, dans la doctrine, non pas pour ne plus rien connaître du temps présent, mais pour mieux le connaître, pour mieux le comprendre, pour mieux en avoir l'intelligence.

Enfin, Messieurs, je ne veux pas vous retenir, mais pour remplir tout mon programme, il me reste à vous dire qu'à côté de ce savoir que j'ai appelé supérieur, outre ce savoir tout à fait supérieur que j'ai nommé du nom de doctrine, il faut au prêtre un autre savoir dans le temps présent, il faut le savoir humain, surtout dans tous les domaines qui avoisinent la vérité chrétienne. Il n'est plus permis à un prêtre qui doit agir sur les intelligences, d'ignorer l'exégèse, ni d'ignorer l'histoire, l'histoire de l'Eglise. Mais ici, entendons-nous bien, Messieurs : il y a des connaissances générales que tout prêtre doit avoir, des méthodes générales auxquelles il doit être initié, et il y a, d'un autre côté, certaines connaissances tout à fait spéciales auxquelles chacun se livrera suivant ses goûts, suivant ses aptitudes ou suivant ses besoins. La doctrine est nécessaire à tous, quoi qu'il soit vrai, là encore, que quelques-uns étant plus particulièrement théologiens sont plus particulièrement chargés aussi de l'approfondir. Mais le savoir dont je parle n'est point indispensable à tous : je crois qu'il est bon que tous aient une certaine connaissance des besoins modernes, une certaine connaissance des méthodes modernes, une certaine connaissance de l'exégèse et de l'histoire ecclésiastique telle qu'elle se fait d'après ces méthodes; mais c'est à chacun ensuite de se livrer plus particulièrement à telle ou telle de ces études selon ses goûts, oui selon ses goûts, je le répète, selon ses aptitudes, selon ses besoins, et aussi selon les circonstances. Ce que je tiens à vous dire, Messieurs, c'est que dans ce domaine-là il faut que vous soyez savants comme les savants : c'est votre droit et votre devoir. Vous êtes des hommes comme les autres, vous avez les mêmes droits et les mêmes devoirs. Vous vous mêlez de science humaine, soyez-y excellents pour que vous puissiez dire : Et moi aussi je suis savant, « *et ego*, » comme dit l'Apôtre, moi aussi, et plus que les autres, « *plus ego*, » comme dit encore l'Apôtre, oui plus que les autres, si c'est possible. Donc quand vous vous mêlez de parler de science, n'en parlez jamais qu'à bon escient, et quand vous vous mettez à étudier une science ecclésiastique ou autre, soyez-y savants en perfection, vraiment en perfection; et c'est d'ailleurs, Messieurs, ce dont vous avez ici de beaux exemples. Je resterai fidèle à ma règle et je ne nommerai personne.

Que les modesties se rassurent (*Sourires*) : mais il est bien certain que vous avez ici de beaux exemples d'exégèse biblique, d'histoire de l'Eglise, d'histoire des premiers temps, d'histoire des origines de l'Eglise. Vous apprendrez, conformément à ces exemples, à vous rendre compétents toutes les fois que vous parlerez d'une chose quelconque. Ne jamais vous contenter de l'à peu près, mais chercher toujours le savoir, le savoir complet, quelle force, en même temps que c'est le devoir!

C'est la même chose que vous avez à faire dans l'ordre des questions sociales; je ne prétends pas vous en parler, je sais d'ailleurs qu'on vous en parle. Tout ce que je veux dire, c'est que là aussi il vous faut la compétence; il vous faut vous défendre des affolements des conservateurs un peu... (je vais dire un gros mot) un peu encroûtés; mais il faut aussi vous défendre d'autres affolements en sens inverse, des affolements de novateurs un peu indiscrets. Tenez, il y avait autrefois une formule, je ne la vois plus souvent maintenant, mais on la voyait sur les lettres de faire part ecclésiastiques : quand on annonçait la mort d'un prêtre, on l'appelait Messire et on disait : « Discrète et scientifique personne, » vénérable aussi, cela va sans dire, mais discrète et scientifique personne : ces deux mots résument assez bien ce que je veux vous dire en ce moment (*Sourires*), un savoir véritable et la discrétion, qui n'est pas la timidité ni une sorte de réserve un peu niaise, non, non, mais la discrétion qui vient de la raison, de la mesure (et la mesure vient de la raison), la discrétion unie au savoir : discrète et scientifique personne.

Messieurs, je vous ai retenus bien longtemps et je vous en demande bien pardon, parce que sur bien des points je suis sorti des limites que je m'étais imposées. Je vous ai parlé de la doctrine que vous connaissez mieux que moi, je vous en demande pardon. J'avais dit que je ne parlerais que de ce que j'étais censé savoir mieux que vous : on ne sait pas toujours être fidèle au programme que l'on s'est tracé. Eh bien! maintenant, en finissant, laissez-moi vous dire que nous avons au sommet de l'Eglise un grand exemple : c'est le Pape. Oh! le Pape, c'est le docteur infaillible dans toute la force du terme; et vous, vous n'êtes point docteurs infaillibles, mais enfin, quel exemple il nous donne, quelle doctrine dans ses Encycliques, dans ses lettres, et comme après avoir, de même que ses prédécesseurs Grégoire XVI et Pie IX, après avoir condamné l'erreur autant qu'eux et comme eux, comme maintenant il semble chercher ce qui rapproche, ce qui unit! Mais, Messieurs, s'il cherche, avec succès espérons-le, ce qui rapproche

et ce qui unit, c'est, notons-le bien et ne l'oublions pas, c'est parce qu'il a commencé par rappeler non pas ce qui sépare et qui divise, ces mots sonnent mal, mais enfin il a commencé par rappeler les frontières exactes, si je puis dire, de la vérité ; il a commencé par marquer les limites de l'erreur, et je crois que c'est pour nous un grand enseignement. Dans ce monde contemporain dont j'ai essayé de vous faire un peu entendre tous les mouvements, un peu saisir les directions quelque peu contraires, dans ce monde contemporain nous avons à chercher non pas ce qui sépare mais ce qui rapproche, non ce qui divise mais ce qui unit : assurément ; mais nous ne le chercherons et nous ne ferons une œuvre solide et durable que si nous commençons par lui donner une vérité qui soit bien elle-même, et si nous, en la donnant, nous sommes toujours bien nous-mêmes ; autrement, rapprochement, union, tout cela n'est que leurre et illusion : que voulez-vous rapprocher des esprits qui ne sont pas bien eux-mêmes, des esprits inconsistants ? Vous rapprocherez des fantômes. Que voulez-vous rapprocher des doctrines, des idées qui ne sont pas bien elles-mêmes, qui n'ont pas la consistance de la vérité ? Vous rapprocherez encore des fantômes. Mais quelle paix alors ferez-vous ? Cette paix fondée sur des Malentendus sera-t-elle solide, sera-t-elle durable ? Manifestement non. Si donc vous voulez trouver ce qui rapproche et ce qui unit, il faut que vous ayez trouvé le secret de ne jamais donner que la vérité pure, la vérité qui est bien elle-même, et de la donner en étant bien vous-mêmes aussi, avec une entière sincérité d'esprit et d'âme. Et ainsi la paix se fera peu à peu autant qu'elle peut exister en ce monde, elle se fera dans la lumière, et comme disait un philosophe du XVIIe siècle, « rien n'est plus sûr que la lumière, » tâchons donc de faire la lumière à force de doctrine, à force de savoir ; tâchons de faire la lumière, puisque rien n'est plus sûr que la lumière. Et puisque la vérité elle-même sans la charité ne serait qu'une idole, comme disait Pascal, en faisant resplendir la vérité, et ici je ne parle pas pour vous seulement, je parle pour nous tous, car cela est vrai des chrétiens aussi bien que des prêtres, en faisant resplendir la vérité autant que nous pourrons, le plus que nous pourrons, la faisant resplendir dans nos paroles, dans nos écrits, et la faisant elle-même dans la pratique de la vie, *facientes veritatem*, eh bien ! croissons aussi dans la charité, *in caritate crescamus; per omnia*, croissons de toutes manières, — vous la connaissez cette parole [1], et elle vous est chère comme une devise, — *crescamus per omnia;* et tout cela, dans Celui qui est le chef, le chef par excellence, le chef de tous les esprits, le mien, le vôtre, *in illo qui est caput Christus*, dans notre chef le Christ ! (*Applaudissements enthousiastes et prolongés.)*

OLLÉ-LAPRUNE.

[1] Saint Paul, *Ephes.* IV, 15.

II

CONFÉRENCE ECCLÉSIASTIQUE D'ÉPERNAY

Allocution de Monseigneur l'Evêque de Châlons

Messieurs,

Lorsqu'un homme entreprend un ouvrage de quelque importance et qui n'est pas sans difficulté, il éprouve tout d'abord, s'il est sage, le besoin de s'humilier. Je le fais, simplement et sincèrement, devant Dieu et devant vous qui êtes mes frères dans le sacerdoce, au début même de notre première réunion. L'intention qui m'anime est pure, je l'affirme ; l'idée qui a inspiré mon dessein est bonne, j'en ai la ferme confiance, et j'ose espérer qu'elle sera féconde ; mais j'ai besoin, pour la faire aboutir, de la grâce d'en haut et de votre propre concours.

Ce n'est donc point sans émotion que je me trouve au milieu de vous, ici, sous le regard de notre divin Maître, pour inaugurer nos assemblées d'arrondissement. Je vous ai appelés, et vous êtes venus en grand nombre avec un empressement qui me touche et dont je vous remercie du fond du cœur. Mais vous semblez me dire, les uns avec quelque inquiétude, les autres non sans une pointe de scepticisme, tous, à coup sûr, avec un égal sentiment de déférence et de dévouement : Que voulez-vous de nous ? Nous voici : *ecce adsumus.*

Messieurs, je puis vous répondre, d'une manière générale, qu'en vous appelant pour délibérer avec votre évêque sur des questions et des affaires qui nous intéressent également, j'ai voulu vous faire une part plus grande dans la direction religieuse et morale du diocèse, et m'associer moi-même de plus près aux travaux et aux peines de votre ministère. Nous échangerons nos vues, nous arrêterons des résolutions communes, nous concerterons nos moyens d'action pour mieux unir nos efforts. Nous traiterons tour à tour des questions de science ecclésiastique, des questions de discipline, et des questions d'ordre local. La discussion sera aussi ample et aussi libre que possible. Aurez-vous des propositions à faire, des vœux à émettre, et même, comme disaient nos pères, des doléances à présenter ? toute facilité vous en sera laissée. On fera un bon accueil à tout ce qui sera sage, utile, opportun ; et si des talents que nous ignorons viennent à se trahir par leurs lumières, je serai heureux de les élever sur le chandelier. Enfin, Messieurs, je voudrais qu'en vous voyant réunis pour des fins si nobles, vous prissiez une idée plus vraie et un plus vif sentiment de votre mission, et que le peuple lui-même, témoin de vos réunions, se prît à vous estimer davantage comme des hommes qui font sérieusement des choses fort sérieuses. Nos assemblées seraient, en un mot, comme le Conseil général du diocèse.

Or, Messieurs, ai-je besoin de vous dire pour-

quoi et combien il importe que nous unissions nos forces et que nous agissions avec plus d'énergie ?

J'ai visité, naguère, votre arrondissement. Les consolations ne m'y ont pas manqué, c'est vrai ; et j'ai trouvé même que la foi religieuse de ce pays était généralement calomniée parmi nous. Cependant, croyez-le bien, je ne me fais point d'illusion : cette foi est faible, anémiée, fort peu agissante ; et en la voyant se réveiller, au passage de l'évêque, en des démonstrations aussi simples que sympathiques, j'éprouvais pour vos paroissiens une pitié profonde, faite de tristesse et de charité. Pauvres gens ! ils donnaient ce qu'ils avaient, ce qu'ils pouvaient ; et ils semblaient dire, dans leur attitude recueillie et leur extraordinaire avidité à entendre la parole sainte : « Nous croyons, mais aidez-nous à croire davantage : *Credo, sed adjuva incredulitatem meam.* »

Mais ce sentiment s'avivait encore lorsque je vous regardais vous-mêmes, Messieurs, vous les pasteurs de ces paroisses, si seuls d'ordinaire, si souvent désœuvrés, si exposés à l'ennui et au découragement, les plus jeunes surtout ! J'ai entendu vos récits et vos plaintes ; tous vous m'avez dit la même chose et à peu près sur le même ton : « Que faire ? Comment arriver aux âmes à travers cette couche épaisse d'indifférence où elles semblent plongées ? »

Ainsi, d'un côté, de grands besoins, et, de l'autre, une impuissance lamentable. Pourquoi cela ?

Sachons le reconnaître, du moins entre nous : non, Messieurs, nous ne sommes pas à la hauteur de notre tâche. Nous nous lassons sans beaucoup travailler ; nous sommes mal outillés pour le travail, nous sommes peu armés pour la lutte ; nous ne sommes ni des « intellectuels » ni des hommes d'action, soit que l'étude nous tente médiocrement, soit que l'action ne se montre pas à nous avec un objet bien déterminé : nous sommes comme des ouvriers qui attendent le long du jour que la besogne vienne à eux ; et, en attendant, nous gémissons sur le *Jansénisme*, sur la *Franc-Maçonnerie*, et sur le *Malheur des temps*. Quelques-uns, j'ai pu le voir, font de l'archéologie, ou de l'architecture, ou de la botanique, ou tels autres ouvrages de fantaisie. Mais des prêtres qui soient tout entiers et passionnément à leur tâche d'apôtres, en avons-nous beaucoup ?

Voyez, Messieurs, ce que font les officiers et les industriels. — Je prends ces exemples, parce que nous sommes dans une région aussi industrielle que militaire, et parce que tout à l'heure vous avez pu rencontrer, comme moi, sur votre chemin des hommes d'épée et des hommes d'atelier, en pleine et fiévreuse activité. — Il est dix heures : quelle somme de travail n'ont-ils point déjà fournie à ce moment de la journée ! Et nous, qu'avons-nous fait d'ordinaire, à cette heure-là ? Voilà, précisément, ce qui nous tue : nous paraissons presque en oisifs au milieu d'une société qui travaille ; ce que nous faisons est isolé et n'a qu'une portée médiocre ; nous n'imposons au peuple ni par la valeur de nos actes individuels, ni par cet esprit de corps qui donne à l'œuvre d'un homme la considération et la force du corps lui-même.

Telle est notre situation aujourd'hui. Il y a peu de prêtres qui ne la trouvent lamentable et, généralement, nous sentons qu'elle ne peut durer. Mais que faire pour en sortir ?

Monseigneur passe en revue les divers moyens que l'on a coutume de mettre en avant pour rendre au clergé l'éclat et l'empire des anciens jours. Il les trouve ou périlleux, ou chimériques, ou insuffisants, parce qu'ils sont étrangers au clergé lui-même, ou qu'ils l'impressionnent à peine sur quelques points.

C'est au clergé, ajoute-t-il, et non à d'autres, qu'il appartient de faire son œuvre propre ; et il la doit faire non dans un état de choses qu'il peut imaginer à plaisir, mais dans les conditions que lui présentent actuellement l'esprit public et les mœurs sociales de son pays. A lui de les vaincre. Il les vaincra, s'il veut travailler lui-même, étudier lui-même, faire lui-même acte de docteur et d'apôtre. Loin donc de recevoir l'idée et le mouvement des hommes de plume ou des hommes d'œuvre, c'est lui, au contraire, qui doit ordinairement les leur imposer.

Gardons-nous de dédaigner ces soldats d'avant-garde, quand ils s'offrent à nous en éclaireurs et en auxiliaires : mais, ne l'oubliez pas, vous êtes l'infanterie, et c'est l'infanterie qui fait les fortes armées. Le tout est de s'organiser, de s'unir, d'agir de concert : encore une fois, c'est l'*individualisme* qui frappe de stérilité nos meilleures volontés et nos plus âpres efforts.

Combien êtes-vous de prêtres ? Trois cents ? C'est une légion.

Donnez-m'en cent-cinquante qui soient des apôtres, qui déploient dans leur ordre l'ardeur et la confiance que montrent dans le leur les officiers de notre superbe 6e corps d'armée ; donnez moi de tels prêtres, et je soulèverai le diocèse.

Et pourquoi pas, Messieurs ! Est-ce trop vous demander ?... Si seulement nos vingt-deux doyens voulaient prendre leur titre à la lettre, et faire fonctions de *dizainiers*, c'est-à-dire être des hommes *commandant chacun à dix hommes*, mais des hommes de foi, de conviction et de caractère, des hommes de Dieu !... Ne le voudront-ils pas ? Je suis prêt à les soutenir de tout mon pouvoir, et à former avec eux dans notre beau diocèse vingt-deux foyers d'Evangile et d'Apostolat.

Sachez bien, en effet, — c'est la première fois que je puis faire cette déclaration dans une réunion aussi nombreuse de mes prêtres : — sachez que je veux être, avant tout, l'évêque de mon clergé, et c'est pour vous que je désire principalement agir. Ces assemblées sont un premier et éclatant témoignage de mon dessein. Vous y viendrez en songeant que vous porterez en vous-mêmes les intérêts éternels de vos paroisses ; vous

y discuterez en frères qui ont au cœur un même respect et une même passion pour le bien de l'Eglise, leur Mère bien-aimée; et quand vous sortirez d'ici, ce sera la main dans la main, avec l'indomptable volonté d'exécuter nos communes résolutions. Que Dieu nous bénisse à cette heure! Et vous, Messieurs, qui avez toute ma confiance, je vous en conjure, ne la trahissez pas.

Rapport sur la Fédération des paroisses

Monseigneur,
Messieurs,

C'est un spectacle bien nouveau que nous offre cette assemblée plénière du clergé de l'arrondissement d'Epernay autour de son évêque! Il fait l'étonnement de tous, l'étonnement des prêtres eux-mêmes. A des temps nouveaux, qui ne le sait? il faut de nouveaux moyens d'action; en face des démolisseurs qui s'unissent pour détruire, il faut bien que les reconstructeurs s'assemblent pour rebâtir. Voilà pourquoi nous nous trouvons ici, Messieurs, répondant à l'appel du Pontife que Dieu nous a envoyé pour sauvegarder les intérêts les plus sacrés des populations confiées à notre sollicitude pastorale.

Ce n'est pas la première fois que cette antique cité sparnacienne voit de pareilles réunions. L'histoire nous apprend que, en 847, il y eut un concile à Epernay-sur-Marne. A l'appel du célèbre Hincmar, archevêque de Reims, tous les évêques de la province, ses principaux seigneurs féodaux, le roi Charles-le-Chauve lui-même, au milieu d'un clergé nombreux, s'étaient réunis, peut-être en cette église, pour étudier les moyens de parer aux malheurs du temps. Quelle époque, en effet, que ce IXe siècle qui connut tant de douleurs et de ruines! L'empire de Charlemagne s'était émietté sous les mains débiles des petits enfants du grand homme; et pendant qu'ils épuisaient la France dans des guerres fratricides, les farouches Normands couvraient de leurs hordes sauvages les provinces du nord et de l'Est de ce malheureux pays. Les seigneurs féodaux, un moment domptés par la puissante épée de Charlemagne, avaient repris leur indépendance et recommencé leurs déprédations; ils tyrannisaient le clergé et le peuple, et attentaient même par la violence à l'autorité sacrée des évêques. Quel siècle de fer et de sang! On se croyait à la veille d'un effondrement complet de la société. Mais l'Eglise était là.

Elle était là avec ses évêques et ses prêtres; et ce fut par ces réunions innombrables de conciles particuliers, d'assemblées synodales, que l'Eglise des Gaules sauva le peuple, sauva la monarchie, sauva la nation, et se sauva elle-même. Mais ce ne fut pas l'œuvre d'un jour; ce fut le fruit de sa patience et de ses labeurs persévérants pendant des siècles. Et c'est ainsi qu'elle constitua l'unité européenne, la chrétienté.

Cette histoire du monde au IXe siècle est la nôtre; nous assistons à la fin d'un monde. Les ruines sont partout, l'ordre social est ébranlé de toutes parts, l'ordre religieux lui-même est secoué dans ses bases. Que va-t-il sortir de ce chaos? C'est le secret de Dieu; mais, messieurs, c'est l'heure de l'Eglise pour agir; donc c'est la nôtre. Pour agir efficacement, il faut des moyens d'action en rapport avec les circonstances et le but. Quels sont-ils? Nous sommes ici pour les étudier ensemble sous le regard de Dieu et sous la direction de notre évêque.

C'est votre honneur, Monseigneur, d'avoir le premier conçu l'idée de ces réunions générales dans les divers arrondissements de votre diocèse pour étudier avec vos prêtres les graves problèmes de l'heure présente, les moyens de conjurer les dangers qui menacent notre société, nos paroisses, dans un avenir prochain.

Déjà dans la session du matin de beaux et sérieux travaux ont été soumis à votre examen, et leur côté pratique n'a pas échappé à vos intelligences éclairées. Dans cette deuxième session, un sujet de la plus grande importance va être livré à vos réflexions et à vos études. Nous pouvons lui donner ce titre :

« *Essai d'organisation religieuse des doyennés en rapport avec les besoins du temps présent.* »

Voulant d'abord vous exposer l'état de la question, je commence par citer textuellement les paroles de notre évêque qui, par leur clarté et leur ampleur, vous donneront une idée complète du sujet et de son importance.

« Il est malheureusement trop vrai, dit le docte prélat, que les populations de nos campagnes sont devenues très indifférentes en fait de pratiques religieuses, et qu'elles ne fréquentent presque pas les offices ordinaires du dimanche.

« Il faut bien l'avouer aussi, elles n'y sont pas attirées comme dans les villes par les grands exemples, non plus que par les belles cérémonies.

« On ne peut dire, pourtant, qu'elles soient hostiles à la religion ou à ses ministres; et lorsqu'un office et un sermon extraordinaires leur sont annoncés, on les voit accourir en grand nombre à l'église.

« Cela étant donné, ne serait-il pas possible aux curés d'un même doyenné de concerter leur ministère et de porter ensemble leur action tantôt dans une paroisse, tantôt dans une autre?

« Il ne s'agit pas de se prêter un mutuel concours pour une fête de rencontre seulement; mais bien d'établir tout un système où les paroisses seraient reliées entre elles pour un service régulier comprenant, dans leur totalité ou en partie, les dimanches et les fêtes, les grand'messes et les vêpres, les catéchismes et les œuvres. Ce serait à la fois comme une *Fédération de paroisses et un état de Mission;* et l'on y organiserait toutes choses conformément à cette formule bien connue : « Tous pour un, un pour tous. »

Voilà, Messieurs, le problème qui se présente à nos études et dont ce rapport va chercher la solution.

Pour la donner dans toute son ampleur, cette solution, je divise le rapport en trois parties :

La première sera théorique, et répondra à cette question : Est-il possible aux curés d'un même doyenné de concerter leur ministère et de porter ensemble leur action tantôt dans une paroisse, tantôt dans une autre, et cela d'une manière régulière?

La deuxième partie sera pratique : Comment organiser cette fédération des paroisses d'un même doyenné?

La troisième signalera les principaux avantages qui peuvent résulter de cette organisation.

1re PARTIE

Sur la première question, on peut répondre d'une manière générale : oui, la chose est possible, au moins dans une certaine mesure.

Est-elle possible les jours de dimanches et de fêtes, au moins pour les vêpres; — possible en semaine, à certains jours de fête, et cela pour les offices du matin et du soir; — possible enfin en certaines circonstances extraordinaires comme la fête d'une mission, l'érection d'un chemin de croix, etc.?

Voilà la thèse que je pose, et j'entre dans les détails et les preuves de chacune de ses parties.

I. Parlons d'abord du dimanche et des fêtes comme jours possibles de réunions des curés et même des paroisses.

1° Il est un jour qui fait encore époque dans nos paroisses champenoises, c'est le jour de la première communion des enfants, et cela même dans les parties les moins religieuses de notre diocèse de Châlons. Or, ce jour-là, non seulement la réunion des curés et des paroisses est possible, mais elle a lieu avec un grand succès dans plusieurs cantons. Qu'il me soit permis de citer des exemples.

J'ai passé treize ans dans la Brie, dont on ne connaît que trop l'indifférence religieuse. Jamais je n'oublierai les impressions que j'ai éprouvées à pareil jour dans les paroisses du canton de Montmirail. Sortant tout à coup de leur léthargie religieuse, ces paroisses se rendaient en foule avec leurs curés, leurs instituteurs, à la paroisse où avait lieu la fête de la première communion. Le spectacle toujours si touchant des enfants, les chants exécutés par des masses de voix, les cérémonies imposantes, les prêtres entourant l'autel, une prédication extraordinaire, tout parlait à l'esprit et au cœur de ces braves gens en frappant leurs sens et leur imagination. C'était un événement pour la contrée ; et, après la cérémonie terminée, chacun retournait à son foyer, l'âme émue, et racontant ses impressions à ceux qui n'avaient pu assister à la fête. Curés, instituteurs, paroissiens, tous s'étaient trouvés réunis dans la communauté d'une même idée, des mêmes joies, des mêmes impressions religieuses. Quelles scènes touchantes n'avons-nous pas vues à Rieux, où le château devenait l'annexe de l'église pour tous les enfants de la première communion ! Et j'ai vu se renouveler ces scènes édifiantes au Gault, au Thoult, à Vauchamps, à Léchelle, à Courbetaux. Trois, quatre paroisses se trouvaient là réunies pour les cérémonies de l'après-midi. Et je suis heureux de rendre justice au zèle et à l'art avec lesquels MM. les curés savaient organiser tous les détails de cette belle fête qui vraiment faisait époque dans la vie des paroisses. Voilà donc un jour où facilement on peut réaliser le projet de la réunion des curés et même des paroisses, au moins pour un certain périmètre.

2° Il y a encore le jour de la fête des Séminaires, que l'on pourrait célébrer à tour de rôle dans les paroisses où résident les curés. Et les confrères convoqueraient leurs paroissiens pour les accompagner au lieu fixé pour la réunion, et marcheraient à leur tête, sans oublier les enfants qui souvent entraîneront avec eux leurs parents. Cette réunion ne s'est faite, jusqu'à présent, qu'aux chefs-lieux des doyennés ; ne serait-il pas possible de la faire dans les autres paroisses à tour de rôle ? Peu à peu cela entrerait dans les mœurs ; car les fêtes religieuses avec de beaux chants et les cérémonies imposantes attirent et touchent le peuple. Il lui faut des fêtes ; et, avouons-le, nous ne lui en avons peut-être pas assez donné. Alors, il a été en chercher ailleurs et nos ennemis n'ont que trop bien su en profiter, en l'attirant à leurs fêtes profanes qu'ils ont, à dessein, établies les jours de dimanches et de fêtes.

3° A certains dimanches on peut aussi établir une fête des catéchismes avec l'examen des enfants en présence de l'assemblée. Naguère la *Semaine religieuse* du diocèse signalait, dans la paroisse d'Elize, une tentative de ce genre qui, selon le rapport, a eu un vrai succès. Pourquoi ne réussirait-on pas ailleurs ? On distribuerait des récompenses aux enfants qui auraient le mieux répondu. Une allocution serait adressée aux assistants, et un salut solennel, avec procession des enfants des catéchismes, terminerait la fête.

4° Il y a, dans notre diocèse, un bon nombre de paroisses qui ont des œuvres : c'est l'une des gloires du diocèse de Châlons, et c'est aussi l'honneur et le mérite d'un prêtre vénéré de nous tous, qui leur a voué son temps, sa fortune et son cœur. On peut, dans l'année, instituer une fête des Œuvres, à laquelle on donnerait le plus d'éclat possible. Excellent moyen de les mettre en relief aux yeux de tous, d'encourager leurs membres, de leur en attirer de nouveaux ! Telle est la fête de Saint-Martin pour l'Œuvre des hommes à Epernay. Il ne faut pas oublier que, dans ces temps de dissolution sociale, il est à peu près impossible de faire du bien et un bien durable dans une paroisse, sans des œuvres groupant les uns avec les autres les éléments de même nature et donnant à chacun la force de tous. Combien de paroisses qui ont encore des confréries de la sainte Vierge ! Il faut des fêtes pour ranimer la ferveur des associés et donner la vie, l'élan, à ces instruments de préservation et de sauvetage moral.

5° Enfin dans chaque paroisse il y a la fête patronale qui se célèbre le dimanche. Les curés voisins peuvent, l'après-midi, se réunir chez leur confrère, et donner un grand éclat à l'office des vêpres. Chants solennels, musique quand elle est possible, procession dans les rues du village, une bonne petite prédication pleine de foi et d'actualité, illuminations au salut, tout cela peut donner à cette fête une influence salutaire pour les âmes. Le peuple tient encore au culte de ses anciens patrons. Ainsi se font en Bretagne les fêtes des Pardons, qui sont à la fois si émouvantes et si populaires, et qui servent puissamment à entretenir la foi dans les âmes du peuple breton. J'ai assisté plus d'une fois à ces Pardons de la Bretagne. Dans ces processions à travers les rues du village, les hameaux, les landes, chaque paroisse figurait à sa place avec ses bannières, son clergé, son curé. Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux ? Nous avions autrefois des processions de ce genre pendant tout le temps pascal, et le peuple a toujours aimé ces processions, et il les a toujours regrettées quand on les a si imprudemment supprimées. N'est-ce pas par ces retranchements successifs qu'on est arrivé à perdre la liberté de la rue et à voir supprimer les processions même de la Fête-Dieu ? Nous nous sommes retirés, et nos ennemis ont pris notre place. Faisons le possible et l'impossible pour la reprendre. En fait de libertés, on n'a que celles que l'on sait prendre et garder.

Voilà donc cinq ou six genres de fêtes fédérales que l'on peut établir dans les cantons du diocèse les jours de dimanches et de fêtes.

II. J'arrive maintenant aux réunions qui peuvent se faire en semaine, et par conséquent pour la messe comme pour les vêpres.

1° Je place en premier lieu le jour de l'Adoration perpétuelle. Cette œuvre magnifique est établie dans notre diocèse depuis vingt-cinq ans. Elle y a eu de beaux jours et elle est encore vivante. Ne pourrait-on pas la généraliser davantage et l'établir dans toutes les paroisses où réside le curé ? Les offices seraient célébrés avec grande pompe, avec chants extraordinaires, sermon d'un confrère, procession solennelle, illuminations. Entre la messe et les vêpres, les prêtres se succéderaient devant le Saint-Sacrement, faisant, en habit de chœur, l'exercice de l'Adoration à tour de rôle. Il en résulterait pour tous une salutaire impression et des grâces divines en abondance pour les paroisses et leurs pasteurs.

2° Il est un autre jour qui peut être aussi l'occa-

sion d'une réunion bien utile pour les paroisses : c'est le lendemain de la fête des familles, où, selon un pieux usage, se célèbre l'office des morts pour les défunts de la paroisse. Ce culte des morts a encore conservé de profondes racines dans les âmes, même au sein des paroisses où l'église est peu fréquentée. Les curés du canton peuvent venir autour de leur confrère donner un grand caractère religieux à cette solennité par leur présence, les chants, une allocution touchante soit à l'église, soit au cimetière où l'on se rend en procession. J'ai vu ces réunions en usage dans le canton de Vienne le-Château, et avec ce caractère. J'ai assisté à une cérémonie semblable à Varennes, dans la Meuse, et le sermon qui fut donné du pied de la croix du cimetière fit grande impression sur la nombreuse assemblée, déjà émue par la vue des tombeaux des parents et des amis. Sans aller chercher des exemples si loin, pendant plusieurs années nous avons vu ce pieux usage en vigueur dans la paroisse de Damery, grâce à l'initiative généreuse de son curé.

3° Je signalerai encore les jours des fêtes des patrons des Confréries. A la fête de saint Vincent, les églises sont pleines dans nos vignobles où les hommes ne vont pas à la messe le dimanche. Ainsi en est-il à la saint Eloi pour les cultivateurs, à la saint Joseph pour les charpentiers, à la saint Pierre pour les tailleurs de pierre, etc. Il faut rendre la vie à ces vieilles institutions qui rappellent les corporations des âges de foi et qui ont résisté au souffle mortel de l'impiété et aux orages des révolutions. Le peuple aime encore les patrons séculaires des anciennes confréries. Rendons la vie à ces institutions tombées à l'état de corps sans âme ; et, vivifiées par notre zèle, elles deviendront des moyens d'action et d'influence pour ramener les hommes à l'église et à Dieu.

4° Nous ne saurions omettre les jours des fêtes de pèlerinage, là où il en existe encore. Qui ne connaît la popularité du pèlerinage de Sainte-Menehould à la Neuville-au-Pont, de N.-D. de la Salette à Binarville, de N.-D. des Langueurs à Œuilly, de saint Philbert à Igny-le-Jard, de saint Roch à Vienne-le-Château et à Baye. Et il y en a bien d'autres dans notre diocèse, sans parler de celui de N.-D. de l'Epine, la gloire de la Champagne, et de celui de Saint Memmie, l'apôtre du pays châlonnais. Voilà des occasions bien précieuses dont on peut tirer le plus heureux parti pour réunir les paroisses, souffler dans les âmes l'Esprit de vie, leur donner des impressions salutaires et les faire sortir de leur léthargie religieuse.

Nous n'obtiendrons pas en un seul jour tous les résultats désirés. Il faut d'abord attirer les âmes, y semer la parole de vie ; la moisson arrivera à son heure qui sera l'heure de Dieu. Que de labeurs ne doit pas s'imposer le laboureur, le vigneron, avant que sonne pour lui l'heure de la récolte ou de la vendange ! Or, pour nous, il s'agit d'une moisson d'un prix bien supérieur, il s'agit de la moisson des âmes. Le travail de notre vie sera peut-être d'assoler le terrain et de semer ; un autre nous succédera pour moissonner. *Ego plantavi,* disait l'apôtre, *Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit* » (I Cor., III, 6). L'un de nos torts est peut-être ce manque de patience, qui voudrait la moisson au lendemain des semailles.

III. Enfin, je crois devoir signaler encore certaines circonstances extraordinaires où peuvent avoir lieu des réunions de paroisses et de curés dans un même doyenné.

C'est, par exemple, pendant une mission donnée dans une paroisse. Il y a des fêtes dans le cours d'une mission ; il y a surtout la clôture qui se fait très solennellement. On peut encore faire des réunions à l'occasion de l'érection solennelle d'un chemin de croix ; pour la bénédiction solennelle d'une croix de cimetière, ou d'un Calvaire sur la voie publique ; pour une bénédiction de cloches.

J'arrête ici cette statistique peut-être trop longue, mais qui, du moins, nous signale de nombreuses occasions favorables pour les réunions des curés et même des paroisses dans un même doyenné. Elle nous démontre d'ailleurs, avec évidence, la possibilité de ces réunions fédérales ; et son évidence est d'autant plus frappante que ces réunions existent déjà dans un certain nombre de paroisses. C'est le lieu de redire l'axiome bien connu : *Ab actu ad posse valet consecutio.*

Mais comment organiser ces réunions d'une manière régulière et permanente? La réponse à cette question toute pratique fera l'objet de la deuxième partie du rapport.

2e PARTIE

Je l'avoue, c'est la partie la plus délicate et la plus difficile de cette étude. Car il ne s'agit pas de se prêter un mutuel concours pour une fête de rencontre seulement ; mais d'établir tout un système où les paroisses seraient reliées entre elles par un service régulier, comprenant dans leur totalité ou en partie les dimanches et les fêtes, les grand'messes et les vêpres, les catéchismes et les œuvres. Telle est la pensée et le but du projet soumis par Monseigneur à nos réflexions.

I. Voulant aborder la question de front et franchement, je commence par les difficultés que peut rencontrer sa solution.

Elles varient selon les divers cantons. Elles peuvent provenir de la distance qui sépare du lieu de la réunion ; — de la fatigue résultant des services multiples ; — de l'âge, pour les vétérans du ministère ; — de la saison qui peut rendre les voyages impossibles ; — de la dépense soit pour se rendre aux réunions, — soit pour recevoir les confrères.

Ces difficultés peuvent être réelles ; elles le sont souvent. Rendent-elles la question insoluble dans la pratique ? Nous ne le pensons pas.

1° Nous avons d'abord signalé la distance, l'éloignement du centre de la réunion. C'est peut-être une difficulté pour quelques-uns, mais pas pour tous; je dirai plus, c'est pour le petit nombre. Deux ou trois prêtres dans tel doyenné seront peut-être dans ce cas ; les autres sont ou voisins ou reliés entre eux par les lignes de chemins de fer dont notre diocèse est sillonné en tous sens. Parfois même on trouvera l'occasion d'une voiture d'un paroissien qui sera heureux d'accompagner et de conduire son curé à la fête.

2° Nous avons dit la fatigue résultant d'un double service, le matin des dimanches et des fêtes. Oui, il y a des curés qui font quatorze et même dix-huit kilomètres avant de monter à l'autel pour leur seconde messe. Mais ils forment l'exception ; en général, la distance des annexes est moindre ; et souvent on aura le chemin de fer ou les voitures pour se délasser des fatigues du matin.

3° L'âge sera souvent un obstacle réel pour les anciens du sacerdoce. Ils seront fréquemment excusables de ne pouvoir paraître au milieu des fêtes fédérales du doyenné. Mais que de fois nous avons eu l'occasion d'admirer le courage et la vaillance des vieux, qui, sous ce rapport, pouvaient rendre bien des points aux jeunes !

4° La saison sera aussi un obstacle : je veux parler de l'hiver. Les réunions peuvent être sus-

pendues pendant la saison des frimas, aux mois de décembre, janvier, février et mars. Restent dont huit ou neuf mois de l'année où elles peuvent se faire régulièrement.

5° Nous avons parlé de la dépense, soit pour voyager, soit pour recevoir. Mais on pourrait peut-être supprimer quelques voyages d'agrément qui ne sont pas nécessaires, et réserver de petites économies pour ces voyages apostoliques; car ces courses sont de véritables missions apostoliques, si elles sont animées de l'esprit qu'elles doivent avoir. — Et la dépense pour recevoir les confrères, me direz-vous, vous n'y songez donc pas? Et pourquoi faire de grands frais, répondrai-je? On peut se recevoir simplement, Messieurs, pour se recevoir plus souvent, et rendre rares les grands dîners, qui écrasent les pauvres curés et n'édifient pas toujours les paroissiens. Voyons-nous et recevons-nous apostoliquement.

Je signalais, au début de ce rapport, les analogies qui existent entre la situation du clergé au IXe siècle et la nôtre. Il est très curieux de lire les capitulaires que le fameux Hincmar, archevêque de Reims, composa pour son clergé : ce sont les statuts synodaux de l'époque, qui retracent la vie du curé dans sa paroisse, l'action du doyen au milieu des prêtres de son district. Ils devaient se réunir tous les mois, aux calendes. Après la messe chantée et la conférence qui suivait, on prenait un frugal repas où il était défendu de boire plus de trois coups. La même sobriété devait s'observer aux repas des fêtes de confréries. Un article de ces capitulaires tonne contre un abus qui s'était glissé dans certains districts : quand le doyen était parti, les curés ou certains curés se remettaient à table, et les trois coups règlementaires étaient malheureusement suivis de plusieurs autres; et les populations que la matinée religieuse avait édifiées se trouvaient scandalisées par les pénibles et nocturnes retours au logis. (Je copie textuellement la *Somme des Conciles*, ouvrage trop peu connu de l'un des prêtres les plus éminents de ce diocèse, M. l'abbé Guyot, ancien doyen de Fère-Champenoise). Nous pouvons mettre en pratique la première partie de la fête du IXe siècle; nous nous garderons bien de tomber dans les abus de la seconde.

Me sera-t-il permis, à toutes ces difficultés, d'en ajouter encore une, deux même, si on le veut bien? Ce sont peut-être les plus grandes, les plus difficiles à vaincre. Je veux parler de la tyrannie de la routine qu'il coûte tant de secouer, et d'une certaine mollesse qui répugne à l'effort pour la marche en avant. Sont-elles insurmontables? Ce serait nous faire injure à nous-mêmes que de l'affirmer. Il suffit de vouloir énergiquement et constamment; et alors vouloir c'est pouvoir. *Ite, docete*, a dit le divin Maître à ses Apôtres, dont nous continuons la mission. Il n'a pas dit : Attendez, restez chez vous, dans votre sacristie; mais *Ite, docete omnes Gentes*. Et il ajoute : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi.* Il est donc avec nous; et avec lui on est sûr de vaincre quand on veut bien s'en donner la peine. Le constance dans la lutte, voilà ce qui manque le plus aux soldats du Christ dans le temps présent.

II. Après avoir énuméré les obstacles qui peuvent rendre l'assistance aux réunions difficile, quelquefois même impossible, ne serait-il pas bon de signaler quelques moyens à employer pour faciliter ces réunions fédérales des curés et des paroisses des doyennés, et en assurer le succès?

Je ne parlerai pas des moyens qui s'offrent à nous pour parer aux difficultés matérielles : je crois les avoir suffisamment indiqués précédemment. Il y a des lignes de chemins de fer dans presque toutes les directions; on trouve des tramways, des omnibus, des voitures de place dans les villes; on trouvera souvent des voitures d'occasion; nous savons que le tricycle n'a pas été formellement condamné à Rome [1], on peut donc s'en servir au besoin.

Mais on doit signaler certains moyens qui peuvent préparer et assurer le succès de ces réunions fédérales des doyennés. Il serait bon de les annoncer, au moins huit jours à l'avance, au prône des messes, dans les catéchismes et les réunions d'œuvres; d'y inviter ses paroissiens, les enfants, les jeunes gens; de dire qu'on s'y rendra avec eux. Et pourquoi n'emploierait-on pas le journal pour l'annoncer à l'avance et avec un certain entrain? Le peuple aime la réclame; nous ne nous en servons pas assez. Voyez les gens du monde; voyez nos adversaires, comme ils prônent leurs réunions! Leurs journaux sont remplis des éclats de leurs annonces et encore plus des comptes-rendus de leurs fêtes publiques. Nos chaires ne suffisent plus pour faire appel au peuple, dont la plus grande partie ne vient pas nous écouter à l'église; il faut nous servir de tous les organes de la publicité, journaux, lettres de convocation, affiches, brochures même. Ce sont des instruments d'apostolat qui ont le mérite de l'actualité et qui réussissent entre les mains des curés qui savent s'en servir. Qui n'a entendu parler de l'abbé Gibier, le curé de Saint-Paterne à Orléans? En quelques années, par ces moyens nouveaux, il a su opérer une transformation religieuse complète dans sa paroisse, presque toute composée d'ouvriers; il a fait plus encore : il a, par ces moyens, attiré dans son église une grande partie des hommes de toute la ville.

Il est un moyen infaillible d'attirer les hommes à l'église, c'est de les faire chanter, de leur apprendre les chants sacrés. Que voulez-vous que fassent dans nos églises des hommes qui ne chantent pas? Ils y baillent, s'y ennuient et désertent. La désertion de nos offices religieux commença du jour où fut laissé « à des chantres gagés le soin de louer Dieu. » Apprenons le peuple à chanter à l'église; rien n'est grand, imposant, émouvant pour l'âme comme le chant exécuté par une masse d'hommes, comme le chant du peuple. Rien de plus efficace pour les attirer à la maison de Dieu.

III. J'arrive au point le plus délicat de ma tâche. Il faut à ces réunions fédérales une organisation méthodique dans chaque canton. Comment les organiser?

Et d'abord, qui organisera, qui dirigera cette action combinée? Il faut pour cela l'unité d'impulsion, d'action et de direction : il faut donc un homme. Et quel sera cet homme? Vous l'avez nommé, c'est le doyen. Lui seul peut tout disposer et organiser, de concert avec ses confrères les curés des paroisses, dans son canton dont il connaît les ressources et les difficultés. A lui donc de régler avec eux l'ordre des réunions et des fêtes fédérales : on ne peut rien sans lui.

On entend souvent, même des laïques intelligents, se plaindre du peu d'influence et d'autorité des doyens dans leurs cantons : et ces plaintes sont fondées en fait. Il y a plus de deux mille doyens en France; convenons-en, c'est un superbe état-major de la milice ecclésiastique. Il a la science, la dignité, la vertu, sauf de rares exceptions. Que lui manque-t-il pour former une puissance capable d'entraîner, avec laquelle nos ennemis devraient compter, un levier capable de

[1] Voir à ce propos l'article publié dans l'*Ami du Clergé* du 19 septembre, page 671. (N. D. L. R.)

soulever un monde ? Qu'il n'ait pas seulement ses cadres inscrits dans les feuilles des ordos diocésains, mais qu'il marche de l'avant, en tête de tout mouvement, sur les champs de l'apostolat. Voici une belle occasion pour lui de retrouver l'action hiérarchique, qu'il doit avoir selon l'esprit de l'Eglise, et qu'il n'a plus en France depuis si longtemps. Dans ces belles réunions fédérales apparaîtra un corps uni, compact, vivant : le clergé du doyenné et à sa tête le doyen, tous unis entre eux pour le bien général, tous réunis à leurs populations, prenant part à leurs fêtes pour les pénétrer de l'esprit chrétien. Chaque paroisse aura sa bannière, son curé marchant en tête de ses paroissiens dans les processions générales. Chacune de ces fêtes sera comme une revue solennelle des forces vives d'un canton. Qui n'a entendu parler des fêtes fédérales des cantons de la Suisse ? C'est par elles que ce petit pays a conservé son unité nationale, sa liberté et son indépendance. N'avons-nous pas les mêmes biens à sauvegarder et même à reconquérir dans un ordre supérieur, en notre diocèse, en l'Eglise, qui est la patrie des âmes ?

Mais il faudra travailler, organiser, décorer, prêcher ; que de travail ! que de fatigues ! Messieurs, avez-vous jamais étudié de près le travail des officiers d'état-major de notre armée actuelle ? C'est presque effrayant, mais c'est admirable. C'est grâce à ce travail acharné de nos officiers que nous avons une magnifique armée qui en impose à l'Europe, et cela vingt ans, vingt-cinq ans après l'année terrible. Imitons les officiers de l'armée, nous, l'état-major de l'Eglise du Christ. Nous sommes menacés d'un Sedan religieux : reconstruisons nos cadres pratiquement, serrons nos rangs, organisons la défense, préparons l'attaque même partout où elle est possible ; unissons nos efforts avec méthode, avec discipline, et refaisons une armée. L'Eglise de France est composée d'excellents soldats ; mais, faute de cohésion, elle n'est plus une armée. Les réunions et les fêtes fédérales, si elles ont lieu avec l'esprit apostolique qu'elles réclament, peuvent contribuer à nous la rendre, cette cohésion des curés et des paroissiens et des curés entre eux.

Je ne saurais indiquer l'organisation des réunions périodiques des cantons, car je ne les connais pas. Mais je puis parler, pour exemple, de celles que je crois possibles dans le canton d'Epernay, puisque Dieu m'y a envoyé, et je l'en remercie toutes les fois que je pense à ces prêtres vertueux, pieux et zélés, qui m'entourent et qui m'édifient.

Le canton d'Epernay se compose de huit paroisses, bientôt de neuf par la création de celle de Saint-Pierre-Saint-Paul dans la ville même d'Epernay. Qu'il y ait deux réunions chaque année dans chacune de ces paroisses, c'est donc un total de seize, dix-huit réunions. Comme elles ne sont possibles que pendant huit ou neuf mois, c'est donc une répartition de deux réunions par mois. Je ne crois pas qu'on puisse les multiplier davantage sans de sérieux inconvénients, surtout pour commencer.

L'un de ces graves inconvénients serait, dans les paroisses où les réunions de l'après-midi sont fréquentées, de priver les paroissiens, par l'absence du curé, de l'office des vêpres deux fois par mois, et de les exposer ainsi à déserter cet office en prenant l'habitude d'y manquer régulièrement. Dans les campagnes surtout, les populations vivent de coutumes, de traditions. Il ne faudrait pas, en voulant aller au secours des autres paroisses, s'exposer à perdre la sienne. Ce qui a enlevé aux habitants de la Brie l'habitude des offices de l'Eglise, c'est d'avoir été 25 ou 30 ans sans curés, sans messes, pendant et après la Révolution. Les traditions et les habitudes du passé furent interrompues pendant toute une génération ; elles ne furent pas rétablies, surtout avec le morcellement des paroisses en hameaux multiples et souvent fort éloignés du centre paroissial. Il ne faut pas préparer les mêmes conséquences là où les offices sont encore suivis.

Ne seriez-vous pas d'avis d'avoir, la première année de la mise en œuvre du projet en question, une seule réunion par mois, d'avril à décembre, c'est-à-dire pendant les huit mois de la bonne saison ? Ne vaut-il pas mieux débuter doucement, pour aller longtemps et sûrement ? Les œuvres qui doivent durer commencent modestement dans la nature : c'est le cachet, en général, des œuvres de Dieu.

Dans notre canton d'Epernay, presque tous les curés ont sous la main le chemin de fer, les omnibus, les tramways : au besoin, on peut, en se concertant, prendre plusieurs ensemble une voiture de place et se tirer d'affaire à bon compte.

Epernay étant au centre du doyenné, tous les curés peuvent s'y rendre facilement, même le dimanche ; et de fait ils y viennent tous pour la fête des séminaires. Ils peuvent y venir en novembre pour la fête de saint Martin et de l'Adoration perpétuelle, ou bien pour la procession de l'Assomption, s'ils ne la font pas dans leurs paroisses. A Epernay, en fait de fêtes il n'y a que l'embarras du choix.

On peut facilement se rendre à Damery, à Pierry, à Saint-Martin-d'Ablois et même à Chouilly ; et ces paroisses populeuses, qui comptent encore un bon nombre d'âmes fidèles, offrent des ressources pour le succès de nos réunions fédérales. Les moins accessibles sont Venteuil et Fleury-la-Rivière, où ces réunions courront peut-être le plus grand risque d'insuccès, soit à cause de leur éloignement, soit à cause du matérialisme des habitants. Mais on peut toujours essayer. Saint Pierre n'avait-il pas travaillé toute la nuit sans rien prendre ? Or quand, sur l'ordre du divin Maître, il jeta son filet à la mer, il fit la pêche miraculeuse.

Je ne puis dresser ici le tableau des paroisses pour les réunions de chaque mois. Il est nécessaire de se concerter avec MM. les curés pour former la liste de ces réunions et fixer le jour, le mois, où elles auront lieu dans les différentes paroisses. Il y a là toute une étude à faire, qui demande du temps et de la réflexion. La liste une fois dressée définitivement, on pourrait en envoyer une copie à l'évêché, qui serait ainsi mis au courant du mouvement fédéral des paroisses.

Je termine ce rapport déjà bien long par l'exposition des principaux avantages des réunions fédérales : c'est l'objet de la troisième partie.

3e PARTIE

Si nos réunions peuvent se faire avec esprit apostolique, et aussi avec régularité et persévérance, grands seront leurs avantages, soit pour le bien des âmes, soit pour la vie du clergé, soit pour l'honneur de l'Eglise.

I. Le bien des âmes sera le premier résultat de cette fédération des paroisses et des curés d'un même doyenné.

1° Pour sauver les hommes, il faut les ramener à Dieu, et cela par Jésus-Christ, l'unique Sauveur. Il faut donc les ramener à l'église et peu à peu aux pratiques religieuses. Comment le faire ? Il faut les attirer par des fêtes attrayantes, extraordinaires pour lui. Nous l'avons dit, le peuple a besoin de fêtes ; courbé sur son métier ou sur son sillon qu'il arrose de ses sueurs pendant la semaine, il a besoin, le dimanche et de temps en temps, de relever la tête, de récréer son esprit, de